

## Au Crépuscule

Lorsque je me promène, seule, je regarde le calme du lac. Lac d'hiver, lac d'un bleu froid. Le désert, les bateaux sont rangés, bien au chaud, dans leur hangar. De l'autre côté de l'étendue bleue, les montagnes se dressent de toute leur hauteur, recouvertes d'un manteau blanc. Je me promène, solitaire, et il me manque quelqu'un. Depuis qu'elle est partie, je suis toujours si seule ! Depuis quand exactement ? Il y a bien des années. J'avais douze ans peut-être, un peu plus, un peu moins, quelle importance. Soudain, elle s'est effacée. Pourtant je l'aimais bien, nous étions deux amies inséparables. Elle me faisait découvrir toute la magie d'une vie. Et un jour, elle n'était plus. Ce jour-là fut ordinaire, je n'avais pas encore conscience de ce qui était arrivé. C'est peut-être le plus grave, elle est partie en catimini et je ne l'ai plus jamais revue. Pourtant, qu'est-ce qu'elle me manque !

Parfois, je la vois à travers les autres. Lorsqu'un enfant pleure, je me souviens d'elle. Il suffisait qu'elle soit un petit peu contrariée, et autour d'elle, tout s'effondrait. Elle noyait de ses larmes la terre entière. Une fois que tout était détruit, que tout était englouti par l'inondation, alors elle s'arrêtait de pleurer, et patiemment, elle reconstruisait son monde. Mais elle faisait toujours bien attention de la bâtir meilleur, de façon qu'aucune faute identique ne soit commise. Elle pouvait vivre ainsi, à sa guise, effaçant les tristesses, les frustrations, les colères. Depuis qu'elle n'est plus là, que la vie est difficile ! Il ne faut plus éclater en sanglots, cela ne se fait pas. Alors, on continue notre vie, cachant nos sentiments. On retient tout en nous, on essaie d'oublier. Seulement voilà, jamais rien n'est oublié. C'est quelque part en nous, et un jour, il faudra que ça sorte.

Sauf qu'elle n'est plus là pour m'aider, alors ça sort tout de travers ! Parfois des colères déraisonnables, parfois des gestes inadéquats. Parfois ce ne sont pas les bonnes personnes qui récoltent ma colère, parfois c'est moi-même qu'elle détruit, alors que la personne responsable s'en sort indemne, souvent inconsciente de la tempête qu'elle a provoquée. Finalement, je fais beaucoup plus de mal, à moi-même et autour de moi. Si elle avait été à mes côtés, de sa douce voix, elle m'aurait chuchoté : « Tu peux pleurer. Fais sortir ça de toi, maintenant. Tant pis si tout s'écroule ensuite autour de toi. Tu verras, après, on reconstruira tout, en beaucoup mieux ! ».

Je continue pourtant à marcher. Solitaire, comme un escargot. Et je pense à elle, car l'escargot était notre animal favori. Peu importait qu'il soit gluant. C'était nos amis, et nous passions nos journées de pluie à nous en occuper. Ensemble, nous profitions de la pluie. Nous allions attraper les escargots qui sortaient de leur cachette et nous les amenions dans un coin du jardin. Là, nous leur avions préparé un festin de roi : des dents-de-lion, des feuilles, des pissenlits, parfois même un peu de salade, quand le regard de notre maman était détourné. Nous les faisons manger. Il fallait qu'ils prennent des forces. Ensuite nous les mettions en ligne, d'un côté les siens, de l'autre les miens. Et commençait la course des escargots. Je ne me souviens plus qui gagnaient, les siens ou les miens, mais cela n'avait pas d'importance.

Malheureusement, avec elle, le temps aussi avançait, différemment mais il avançait, et c'était déjà l'heure de rentrer. Nous ne voulions pas être séparées de nos amis, alors nous choisissions notre préféré (il y en avait toujours un) et nous l'aménions en cachette dans la maison. Le lendemain matin, notre maman découvrait l'escargot qui s'était échappé de sa cachette, dans nos cheveux. Nous lui rendions alors sa liberté, en se promettant de nous retrouver le prochain jour de pluie.

Aujourd'hui encore, pour ne pas abîmer le souvenir de nos heureux jours passés ensemble, je fais toujours très attention quand je marche sous la pluie. Jamais je ne prends le risque d'écraser un malheureux escargot égaré. Mais, je ne peux plus faire de course sans elle. Peut-être ai-je essayé, une fois. Cependant, ce n'est plus pareil. Il n'y a plus d'innocence, il n'y a plus la petite étincelle magique qui animait nos jeux.

Les jours de pluie sont devenus ennuyeux. Je ne sais plus que faire, et elle me manque encore plus. Je me rends compte combien, depuis qu'elle n'est plus là, les jours sont tristes et réguliers. Réguliers parce que dictés par la seconde. Alors qu'avec elle, c'était bien moins monotone. Le temps était complètement abstrait. Je me souviens du jour où nous nous réjouissions tellement de partir en vacances le lendemain que nous souhaitions de tout notre cœur déjà y être. Pour que le temps avance plus vite, elle m'avait donné l'idée de courir. Courir très vite. Je lui avais obéi, j'avais, avec elle, couru très vite, du plus vite que mes petites jambes me le permettaient. Après s'être épuisées, nous pensions que le lendemain était arrivé. Seulement pas même dix minutes ne s'étaient écoulées, et il fallut trouver une nouvelle occupation pour nous faire patienter.

Plus tard, quand les années nous ont rattrapées, et que nous avons appris à lire l'heure, le temps était déjà moins abstrait, mais pourtant, la seconde n'avait pas la même valeur qu'aujourd'hui. Lorsque nous nous embêtions, nous regardions les secondes s'écouler, puis une minute, puis deux. Mais nous perdions vite patience, c'était bien trop long. Par contre, lorsque nous nous amusions, les secondes s'écoulaient si vite que nous n'avions même pas le temps de les voir passer. Nous en avons alors déduit que les secondes n'avaient pas toujours le même rythme, parfois elles étaient fatiguées, alors elles ralentissaient, et d'autre fois, elles étaient en pleine forme et elles s'échappaient à une vitesse folle.

Je l'admire parce que, pour tout, elle trouvait toujours une jolie explication. Lorsque nous sortions du bain, où nous étions restées si longtemps que nos doigts étaient creusés par l'eau, elle disait toujours qu'il fallait vite se sécher, sinon l'eau allait nous ronger jusqu'aux os ! En effet, nous étions assez propres, l'eau n'avait plus de saleté à ronger. Alors elle s'attaquait à nous, elle nous rongait la peau. Nous avions si peur que nous sortions vite du bain.

Mais petit à petit, ses explications furent effacées par les vérités du monde adulte. C'est peut-être par là qu'elle a commencé à disparaître. Pourtant, j'aimerais tellement croire, lorsque je n'arrive pas dormir, que le marchand de sable m'a oubliée, et que je vais pouvoir passer une nuit entière à m'occuper, sans dormir, et sans ressentir de fatigue le lendemain ! Parfois, j'aimerais encore croire, quand il pleut, que les lutins sur les nuages ont eu un gros chagrin et pleurent à chaudes larmes.

Tellement elle me manque, il m'arrive de m'installer dehors, couchée, et d'observer le ciel. Je joue à deviner ce que les lutins des nuages construisent. Parfois, des dragons, d'autres fois, des ours. Elle pensait que les lutins nous racontaient des histoires. Ensemble, nous rêvions de ces formes bizarres qui se présentaient devant nous. Mais encore, même si j'essaie d'y jouer, ce n'est plus pareil. Elle n'est plus là pour me rappeler que les nuages sont l'habitat des lutins et non des cumulus, des stratus, ou encore des nimbus comme disent les scientifiques.

Je crois simplement que si elle était si précieuse, c'est que pour elle, par conséquence pour moi, le monde n'avait pas de limite. Je voulais avoir un chien ? Alors elle m'en donnait un. Une seconde plus tard, je me promenais avec le chien de mes rêves au bout d'une laisse. Même si j'étais la seule à le voir, cela n'avait pas d'importance, car il était là, avec moi. J'étais triste parce que je ne trouvais plus mon doudou ? Alors elle me racontait qu'il allait

revenir, mais que ce soir, c'était la réunion des doudous, il avait été obligé de me quitter. Mais juste pour ce soir, il rentrerait vite... Je voulais une petite sœur ? Ma poupée se transformait immédiatement en un vrai bébé, dont je devais m'occuper. Je lui donnais à manger, je la berçais et surtout je l'aimais comme une vraie petite sœur, j'étais heureuse. Je voulais être grande, j'étais la maman de mes peluches. Je voulais être un animal, j'étais une tortue avec ma maison sur le dos. Le monde imaginaire et le monde réel se côtoyaient, elle avait des pouvoirs extraordinaires.

Avec elle, je restais ignorante du monde. Il y avait nous deux, il y avait nos jeux, nos rires, nos larmes, et c'est tout. Aucune conscience du monde, ignorante du mot malheur, et encore plus de la stupidité humaine. Avec elle, le Mal n'existait pas. Si parfois des larmes coulaient sur nos jours, c'était essentiellement de la frustration, ou de la douleur physique. Cependant, nos chagrins s'apaisaient vite, et s'oubliaient. Mais le Mal, la douleur morale, qu'est-ce que c'était loin de nous !

Sans elle je ne suis à l'abri de rien. J'ai compris que personne n'a la science infuse. J'ai compris que même mes parents ne sont pas parfaits, qu'ils peuvent se tromper. Alors qui écouter, qui suivre ? Maintenant, ouverte sur le monde, je découvre chaque jour des horreurs qui ont lieu. J'ai conscience que d'autres souffrent. Peut-être par respect pour eux, l'on ne peut plus se permettre d'exprimer nos douleurs, si minimes par rapport aux leurs. Parce que nous sommes conscients de la petitesse de notre vie face au monde, l'on n'a plus le droit de crier ce que l'on désire.

Quoiqu'il en soit, depuis qu'elle n'est plus là, avec moi, depuis qu'elle ne me tient plus la main, chaque jour, j'ai l'impression de faire un pas de trop. C'est un monde de plus en plus hostile qui s'offre à moi. C'est un monde où tout se détruit petit à petit, où tout se construit si délicatement qu'une seule tempête suffit à le désarter.

Ce que personne ne remarque, c'est que sans elle je suis perdue... Qui me protège lorsque l'orage gronde ? Depuis qu'elle est partie, mes yeux se sont ouverts. Je découvre que mon nid douillet, mon nid familial n'est autre qu'une ruine. Elle me l'avait si bien caché ! A travers ses yeux, j'y voyais un château. J'étais une princesse, mes frères des princes. Mes parents étaient des souverains parfaits. Je n'imaginai les quitter que pour un monde meilleur. Je pensais que le bonheur était éternel. Je ne savais pas que la vie détruisait les illusions, je ne savais pas que

c'était des illusions. Oh ! quelle était belle la vie ! Mais depuis qu'elle est partie, mes rêves se sont envolés en mille éclats. Je me retrouve autour d'une ruine, et surtout, j'en fais parti. Chaque fois que des voix s'élèvent, chaque fois que le ton monte pour finir par éclater, c'est mon cœur qui s'éparpille en milles blessures. Alors je retiens la douleur en moi, et c'est seulement lorsque je suis seule que je peux lui parler, lui dire combien elle me manque, lui avouer combien je l'envie d'avoir vécu des années si belles et de s'être échappée avant d'ouvrir les yeux. Je l'appelle, mais elle ne revient pas. Je dois me débrouiller, seule, face à cette vie hostile. Je dois suer pour tracer un chemin, je dois me battre pour garder une place.

Mais parfois, je suis épuisée. Parfois je n'arrive plus à avancer, j'ai peur de ce que je découvre. Et je la cherche. Je continue à la chercher à travers mes ruines. Elle n'y est plus, elle a quitté ce monde. Pourtant moi je n'arrive pas à la quitter, moi je m'ennuie d'elle, j'ai besoin d'elle... J'aimerais tant remonter le temps. Mais cela non plus, je n'y crois plus depuis qu'elle s'est envolée. Alors je la cherche. Où, comment ? Est-il seulement imaginable de la retrouver ?

Je l'ai cherchée. Dans les folies de l'amitié, en me confiant à une amie. Nous avons passé des nuits à refaire le monde, mais seulement sans elle, les paroles ne restent que des mots, et jamais n'aboutissent en acte. Nous avons essayé de découvrir plusieurs facettes de ce monde, passant d'un hobby à l'autre, d'un bar à l'autre, puis d'un garçon à l'autre. Peut-être recherchions-nous la même chose, elle était sûrement aussi désemparée que moi face à ce monde. Alors nous nous sommes créés ensemble une amitié, qui nous anime la vie et la remplit de joie, en partageant les plus beaux moments d'une existence, en vivant les plus grands fous rires. Mais ce n'était jamais les rires que je partageais avec elle, jamais ils n'étaient aussi sincères, aussi libres. Aucun moment n'a ressemblé au temps passé. Peut-être ont-ils été tout aussi uniques, mais si différents. Une fois nos rires achevés, le monde réel était toujours là.

Je l'ai cherché ailleurs. Dans les bras d'un amoureux, pour y retrouver l'amour et la protection dont elle avait le secret. Mais cela m'a davantage plongé dans la perplexité. Non seulement je m'éloignais toujours plus de notre temps passé, et de surcroît je découvrais enfin un merveilleux feu qui se consomme uniquement dans ce nouveau monde, sans elle. J'y découvrais que l'amour existait, complexe, mais il existait encore, accompagné d'une protection, loin d'être ignorante ce pendant, mais peut-être meilleure. A cette découverte, je repris espoir. Peut-être arriverai-je être heureuse dans ce monde aux apparences hostiles ?

Alors, mon dernier espoir fut de la chercher dans les yeux des enfants. J'y ai vu la même étincelle. Je l'ai recherchée dans les jeux des enfants. J'y ai reconnu toute l'innocence. Je l'ai cherchée dans le rire des enfants. J'y ai reconnu toute la fraîcheur. Mais c'était leur monde, à eux, comme j'avais eu le mien. Un jour, il disparaîtra, et eux aussi devront affronter ce terrible monde réelle. Alors je les ai laissés profiter de ces douces années, je les ai, du mieux que j'ai pu, aidés à les rendre mielleuses. Et eux, en retour, m'ont donné l'amour tel que seul un enfant peut le donner. A force de partager avec eux leur tendre âge, j'ai retrouvé un petit bout du paradis qui m'avait échappé.

Mais elle, je ne l'ai jamais retrouvée. Alors aidez-moi ! Elle s'est échappée où, mon enfance ?